

Westfront 1939-1940

Autor(en): **Léderrey**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **105 (1960)**

Heft 5

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Westfront 1939-1940 ¹

Le sous-titre de ce livre remarquable : *Erinnerungen des Feindbearbeiters im OKH* (Oberkommando des Heeres) en précise le contenu et nul n'était mieux qualifié pour l'écrire que le *Generalmajor Ulrich Liss*. De 1937 à 1943, placé à la tête de la 3^e section du G.Ic — l'équivalent du 2^e Bureau français et de l'« Intelligence » britannique — il fut en effet chargé d'étudier « les armées étrangères de l'Ouest », aux fins de déterminer leurs possibilités en cas de guerre ; en d'autres termes, de fournir, au haut commandement de la Wehrmacht, les éléments de ses plans offensifs et défensifs. La connaissance aussi exacte et détaillée que possible de l'adversaire est une condition du succès, encore faut-il que le chef tienne compte de celle qu'il doit à son S.R. Pour ne l'avoir pas fait, obnubilé par l'idée préconçue que l'U.R.S.S. serait défaite avant l'hiver, Hitler se vit arrêter aux portes de Moscou et, si les Alliés furent battus en 46 jours dans l'Ouest, c'est selon l'auteur, pour avoir ignoré les conceptions opératives et tactiques de leur adversaire.

Celui-ci était en revanche remarquablement bien orienté par un G.Ic dont l'auteur, dans une première partie, nous montre l'évolution et le fonctionnement avant la guerre, dans une seconde, l'activité de 1939 à 1940.

Bien que le général Liss veuille se borner à exposer la genèse des plans allemands et se défende de faire œuvre d'historien, l'étude de son ouvrage fortement documenté, facilitée par des cartes de situation reproduites textuellement, est indispensable à qui veut avoir une claire vision de la campagne de France. Des souvenirs personnels non dépourvus d'humour en agrémentent la lecture.

Il n'est fait qu'allusion à l'*espionnage* et à la *propagande* (WPr.), deux services dépendant directement de l'OKW (Oberkommando der Wehrmacht). On s'efforçait, par la radio, des tracts, des cartes postales — d'où provenaient les placards apposés sur les murs de Paris

¹ Vingt-troisième volume relié de la collection *Die Wehrmacht im Kampf*, devenue indispensable à qui veut étudier le rôle joué par les forces du III^e Reich au cours de la deuxième guerre mondiale. Soigneusement édité par Kurt Vowinkel, Neckargemünde, 1959, l'ouvrage comprend 276 pages et 12 cartes de situation.

« Mourir pour Dantzig ? » — de démoraliser le soldat français dont, nous dit l'auteur, on connaissait le peu d'enthousiasme pour la drôle de guerre et que l'on négligeait d'entraîner. Le 16.10.1939, le G.A.C. allemand s'était étonné de constater le repli, sans motif apparent, des éléments français au contact du *Westwall*, repli au cours duquel ils avaient abandonné à l'infanterie allemande, qui s'était avancée jusqu'à la frontière, un certain nombre de prisonniers et du matériel.

Aux *sources d'information* du temps de paix, communes aux S.R. de toutes les armées, l'ouverture des hostilités en allait ajouter d'imprévues. Le numéro du régiment figurant sur le col des soldats français et belges permit de localiser les divisions. Sur les 122 D. françaises et britanniques repérées (une seule échappa aux investigations) :

- 85 le furent par l'exploration de combat et les écoutes,
- 29 par des documents capturés,
- 5 par l'interrogatoire de prisonniers,
- 3 par la radio à longue distance.

La chance — et l'imprudence de l'adversaire — aidant, d'abondants et précieux renseignements sur l'armée de campagne britannique furent trouvés dans la caisse de bureau d'un bataillon, tombée aux mains des Allemands, le 22.4.1940, en Norvège. Elle contenait en outre des documents dont un Livre blanc du Reich fit état pour justifier l'agression préventive de ce pays.

Quelques mois auparavant, le 9.1.1940, les Alliés avaient eu la bonne fortune d'entrer en possession des plans d'attaque de la 2^e flotte aérienne et de la 2^e D. aér. que deux officiers allemands, forcés d'atterrir à Mecheln (Belgique), n'avaient pu que partiellement détruire.

Sitôt qu'il en eut connaissance, le général Gamelin, croyant à l'imminence d'une attaque, fit serrer le G.A.1 et les réserves d'armée sur la frontière belge, sans obtenir que le roi Léopold demande l'intervention française. Ce dernier, après avoir mobilisé toutes ses forces, se borna à ordonner la destruction des ouvrages qui auraient entravé la progression du futur allié, mesure utilisée ultérieurement par Hitler pour justifier l'invasion de la Belgique.

La réaction du Führer, hors de lui, se manifesta par des ordres dont l'un modifiait l'engagement des troupes aéroportées et l'autre prescrivait des mesures si sévères pour la conservation du secret

qu'elles paralysèrent ultérieurement l'action du commandement. Quinze jours plus tard, sa section des opérations dirigeait un exercice au cours duquel fut étudié en détail, sur la carte au 1 : 100 000, l'engagement de divisions à travers la forêt des Ardennes. Le fameux capitaine Liddell Hart, qui avait parcouru cette région, au cours de ses études sur la première guerre mondiale, l'avait — contrairement à l'avis de grands chefs — reconnue praticable aux chars. Il a raconté à l'auteur que la proposition d'un commandant de troupes des environs de Sedan tendant à barrer les chemins des Ardennes par des abattis avait été écartée pour le motif qu'on s'en réservait l'utilisation. Cela n'ayant pas été le cas, le sort de la France y fut réglé en quelques jours. Rappelons à ce propos que, si l'avis de von Rundstedt concernant la perméabilité des marais du Pripet avait été écouté, Hitler se fût épargné bien des déboires.

Vers la fin de la campagne, les Allemands eurent la chance de capturer le train du G.Q.G. français, garé à La Charité-sur-Loire. A ce moment-là, les précieux renseignements qu'il contenait n'avaient plus qu'une valeur historique. L'auteur qui passa plusieurs mois à les étudier, note qu'il trouva « une intéressante *convention militaire avec un Etat neutre* ». Si le général Liss a le tact de ne pas vouloir désigner cet Etat qui, aux yeux des Allemands, n'était plus neutre, deux passages permettent de l'identifier. L'un concerne la demande adressée le 14.4.1940 par le général Georges, commandant le front N, au général Gamelin, visant à obtenir la « constitution d'un groupe de 9 D. pour coopérer avec la Suisse visiblement menacée ». L'autre est l'allusion « faite encore le 20 mai 1940 par le général Prételat, au *détachement d'intervention*, formé par les 13^e, 27^e D. inf. et 2^e Br. de spahis du VII. C.A. de la 8.A., chargé de prendre contact avec l'aile gauche de l'armée suisse vers Bâle (Gempen) ».

Le G.I.c publiait périodiquement des *Denkschriften*. Celle du 1.7.1939 admet que « la Belgique, la Hollande et la Suisse, au début d'une guerre, s'efforceront d'assurer de tous côtés leur neutralité. Il est possible que les Etats de l'Ouest, par des pressions économiques, politiques ou militaires, veuillent les contraindre à modifier leur attitude ». Et plus loin « On considérerait comme improbable le débordement des fortifications allemandes par le territoire suisse... On peut prévoir que l'armée suisse couvrira ses frontières franco-allemandes, du Vorarlberg au lac de Genève, avec 4 à 6 D. plus 1 Br. mont., et sa frontière des Alpes, face à l'Italie avec 1 D. et 3 Br. mont. La réserve

d'armée (2 à 4 D.) se trouvera vraisemblablement sur le Plateau au S. du Jura. Les distances réduites et le rendement du réseau ferroviaire permettront le déplacement rapide de troupes de l'intérieur du pays ou des régions frontalières non menacées. L'armée restera vraisemblablement sur la défensive, mais constituera un apport de forces non négligeable pour les défenseurs d'un agresseur de la Suisse ».

Après examen de la question, en hiver 1938/1939, l'E.M.G. avait conclu que « en cas de guerre franco-allemande, la traversée de la Suisse ne serait profitable à aucun des belligérants. Le dispositif adopté par les Français en mai 1940 prouve qu'ils ne partageaient pas cette opinion ».

Au sujet de la *valeur de notre armée* considérée « proportionnellement au chiffre de sa population, comme la plus forte de l'Europe », l'auteur ajoute : « Bien que son armement, surtout celui de l'artillerie, n'ait plus répondu aux exigences actuelles, que son aviation eût été faible, l'armée suisse eût été en mesure de s'opposer à un agresseur et de le ralentir jusqu'à l'arrivée d'un secours de l'extérieur. Les Préalpes et les Alpes, la grande habileté au tir du soldat suisse et son esprit combattif ne paraissaient pas devoir faciliter un assaillant. Il est vrai que l'armée de milices n'avait pas encore subi l'épreuve du feu. »

Contre la France, jusqu'à l'automne 1939, l'E.M. allemand n'avait encore dressé aucun plan. Il espérait que la question du corridor de Dantzig serait réglée par Hitler dans une conférence internationale. C'est le 27.9.1939 que Halder fit savoir aux chefs de section de l'E.M. réunis que « le Führer ordonnait à l'armée d'attaquer vers l'Ouest ». Ce même jour, à la surprise de l'OKH, l'armée rouge pénétrait en Pologne. Le soir, on apprit que la ligne de démarcation convenue avec la Russie était reportée du Narev et de la Vistule sur le Boug.

Les *annexes* (20 pages) représentent un travail considérable. On y trouve la composition *détaillée* des diverses divisions alliées. Pour la France, par exemple, y figurent les D. inf., D. inf. mot., D. lég. de cav., D. lég. mécan., D. cuirassées de réserve. Sont encore mentionnées la réserve générale, l'aviation, la D.C.A. et les troupes de forteresse. Suit une intéressante comparaison des chars alliés et allemands.

Le nombre des divisions allemandes avait été notablement exagéré dans un rapport de l'E.M. belge parvenu au G.I.c et aussi — comme cela ressort du tableau suivant — par le général Gamelin qui l'estimait à 200 et attribuait 5360 chars à son adversaire.

Comparaison des forces en présence le 10.5.1940
Armées de terre

	Div.	Canons	Chars	Hommes	
France	105*	10 700	3 063**	2 240 000	Seulement sur le front NE Plus 139 000 sur les arrières en France
Gr.-Bretagne	10	1 280	310	256 000	
Belgique	22	1 338	—	650 000	
Hollande	11	656	—	250 000	
Alliés	148	13 974	3 373	3 396 000	2838 ch. armés de can. 3,7 à 7,5 cm.
Allemagne	136	7 378	2 445	3 000 000	967 ch. armés de can 3,7 à 7,5 cm.

* Dont 19 D. de forteresse.

** Sans ceux de l'intérieur et d'outremer.

Aviation

	Chasseurs	Bombard.	Eclaireurs	Total	
France	700	150	350	1200	* en France.
Gr.-Bretagne	100*	160	120	440	
Belgique	90	12	120	222	
Hollande	62	9	50	121	
R.A.F.	540**	310	—	850	** en Grande-Bretagne.
Alliés	1552	641	640	2833	dont 2100 prêts le 10.5
Allemagne	1700	2080	640	5000	dont 3643 prêts le 10.5

Ajouter du côté allemand : 400 avions de transport et 180 hydravions. Parmi leurs bombardiers figuraient les stukas et les avions de combat. Ces données sur l'aviation sont contradictoires.

En Suisse aussi, la supériorité numérique écrasante des chars de la Wehrmacht appuyés par des stukas, maîtres absolus du ciel, ne faisait aucun doute. La propagande de Goebbels entretenait cette illusion. D'un film de guerre projeté à Berne, devant un certain nombre d'officiers suisses autorisés à accepter l'invitation du ministre du Reich, nous avons gardé le souvenir d'une bataille menée par des chars et des stukas qui, dans un effroyable vacarme, semblaient foncer sur nous.

En réalité, les forces des belligérants étaient loin d'être aussi disproportionnées que nous ne le pensions. Aussi le général Liss semble-t-il avoir raison d'attribuer la défaite des Français sur la Meuse à une répartition défectueuse de leurs armées. La 7^e A. par exemple, engagée ailleurs, eût été plus utile que dans son vain raid sur Breda, et les 25 D. de la réserve générale et des groupes d'armée eussent été en bien meilleure posture pour intervenir sur les points décisifs si, d'emblée, elles avaient été disponibles derrière le centre du front Nord. Cela leur eût permis, en particulier, de s'opposer plus facilement au franchissement de la Meuse, opération dont Hitler atténua les dangereuses conséquences en suspendant, sans raison valable, la poussée prometteuse des blindés de Guderian sur Dunkerque. Ce délai du 24 au 26 mai fut mis à profit par les Alliés pour soustraire à l'encerclement 350 000 hommes, dont 139 000 Français.

Parmi les causes secondaires de la défaite sur la Meuse, l'auteur mentionne encore :

- l'insuffisance de l'armement et de l'instruction des divisions de 3^e ligne (*Welle*),
- la défaillance de quelques troupes déroutées par l'apparition de chars et de stukas,
- l'inactivité initiale de certains cdt. d'armée,
- le calcul erroné de la durée du franchissement du fleuve que, précédé d'une préparation d'artillerie en usage en France, on n'attendait que plusieurs jours après le 12 mai,
- l'organisation inadéquate du haut commandement (*die Unzweckmässigkeit der obersten Befehlsgliederung*).

Dans les conclusions de sa passionnante étude, le général Liss reporte le succès de la Wehrmacht sur l'esprit qui animait l'Etat-major allemand, esprit dont étaient pénétrés Manstein, l'auteur génial du plan de campagne, Brauchitsch et Halder, comme aussi bon nombre de commandants de troupes qui en assurèrent l'exécution.

Colonel Léderrey